

Jean-Noël Levavasseur

Terminal mortuaire

Une enquête de Martin Mesnil

Après le coup de sifflet final, Azem sort sans croiser personne. Le stade s'est vidé dans la bonne humeur. Sans Novak et avec un autre arbitre, le Lokomotiv Skudia a finalement gagné en fin de match. Pour la plupart des supporters, c'est tout ce qui importe. Le carton rouge de Novak n'est qu'un détail – ce n'est ni le premier ni le dernier – et après tout, si le prodige reste encore un peu dans son pays, personne ne s'en plaindra. Azem traverse les souterrains de l'arène devenue silencieuse et retrouve le parking et sa Lada. Il est à peine surpris de voir deux hommes assis sur le capot. Les colosses du président. Ils relèvent la tête en l'apercevant. Le plus grand esquisse un sourire. Azem le regarde droit dans les yeux. Il inspire profondément en se redressant. La démarche fière, il avance. Dans six mètres et des poussières, il sera à eux...

I

Martin

Normandie, 2016

D'ordinaire, le facteur à barbiche passe vers 11 heures. Mais certains jours, il prend le temps de discuter avec les gens qu'il croise durant sa tournée et à Grandcamp-Maisy, il y a des jours tous les jours.

Quand Michaël sonne deux fois à la porte, midi a carillonné depuis un bail, les pâtes chauffent dans la casserole et Martin Mesnil finit de ranger les dernières cassettes audio qu'il a achetées sur une grande étagère. Elles rejoignent sa collection hétéroclite du patrimoine musical des années 80, posée entre deux fenêtres qui offrent une vue imprenable sur la mer. Manque de chance, aujourd'hui, elle fait un concours avec le ciel. C'est à celui qui sera le plus gris. En Normandie, l'azur est en option au mois d'octobre.

— Bonjour Martin, comment ça va ? Tiens, j'ai deux courriers pour toi.

La tenue est jaune et bleue, le ton enjoué et le sourire livré sans supplément de prix. Le service public comme on l'aime.

— Oui, ça va, merci Michaël. Tu prends un café ?

— Ah non, merci. C'est gentil mais je suis à la bourre ce midi...

Martin n'insiste pas. Il connaît le gaillard. S'il dit qu'il n'a pas le temps, c'est qu'il ne l'a vraiment pas. Martin prend les deux lettres et pousse la porte du pied pendant que ses mains sont occupées à déchirer les enveloppes.

vers son but : un port de la façade nord. Ç'aurait pu être Calais, Boulogne ou Cherbourg, ça a été Ouistreham. Plus petit, plus paumé, et donc, peut-être plus facile.

La route est longue quand tu voyages sans billet. Si le contrôleur te tombe dessus, tu es souvent refoulé. Il te fait descendre, parfois sans ménagement. « *No ticket no train.* » C'est comme ça. Tu descends. Tu attends le prochain. Tu t'en fiches. De train en train, de gare en gare, tu avances. Tu as le temps. C'est ta seule richesse.

Une fois à Caen, Viktor a marché jusqu'à la côte. Là, il a découvert la Manche. Il a été ébloui par cette grande mer aux couleurs changeantes. Ce jour-là, elle était bleu-gris, avec d'innombrables taches vertes. Splendide. On aurait dit une toile impressionniste. Viktor n'avait jamais vu ça en vrai. Il faut dire que de là où il vient, la mer est seulement un mot qu'on croise dans le dico.

Cette mer, c'est son dernier défi avant sa prochaine vie. En attendant de la franchir et de le relever, il a partagé le quotidien misérable des autres migrants. Les invisibles. Les méprisés. Les indésirables. Il a appris comment passer, comment se cacher. Il a aussi découvert que la chance compte plus que tout. Il n'en a pas eu les quatre premières fois. Il a même failli se faire attraper par les vigiles du port lors de sa dernière tentative. Alors il a pris le temps de réfléchir et, sans en parler à personne, il a revu toute sa stratégie. Il a décidé de s'enfoncer dans les terres pour rejoindre un parking où s'arrêtent souvent les routiers avant de rejoindre la zone de fret.

Tout le monde le sait dans le milieu : cet endroit est la propriété des Tchétchènes. C'est eux qui te font monter, c'est la règle. Viktor a décidé de tenter sa chance en solitaire. Il connaît les risques. Si les Tchétchènes t'attrapent et que tu n'as pas leur aval, tu es bon pour un passage à tabac en règle. Ou pire. On ne rigole pas avec les Tchétchènes. On ne rigole avec personne dans les zones de non-droit. Mais, Viktor s'en

fout. Il veut passer coûte que coûte. Il n'en peut plus de cette vie entre parenthèses.

Sur le parking autoroutier noyé dans la nuit, la première des priorités est de repérer un camion sur lequel figurent les initiales TIR. Ça veut dire, presque à coup sûr, que le poids lourd est en route vers l'Angleterre. C'est ce qu'on lui a dit. Évidemment, il est possible qu'il ne prenne pas la mer à Ouistreham. Qu'il aille à Cherbourg. Mais ce n'est qu'un détail. Sauf si c'est un camion frigorifique...

Une fois la cible choisie, il faut s'en approcher pendant que le chauffeur est occupé à faire le plein de carburant, à vérifier le moteur, à téléphoner chez lui ou tout simplement à dormir. Il faut se cacher sous l'engin ou découper la bâche à l'aide d'une lame de rasoir, pénétrer dans la remorque et se faire tout petit entre deux cargaisons. Une fois que le camion repart, on croise les doigts pour que personne ne vous voie. Ni le routier, ni les douaniers, ni le personnel de la compagnie qui assure l'embarquement des camions à bord des ferries en partance vers le Royaume-Uni.

La dernière épreuve, c'est eux. Les pires peut-être, une fois l'obstacle tchéchène franchi. Viktor en a entendu parler. Ils ont la gestion du port et viennent de Salvénie, comme lui. Si on en croit la rumeur, ils n'avaient pas les mains très propres à la fin de la guerre civile qui a provoqué l'explosion du pays.

Viktor veut s'en moquer. La guerre, c'est tellement loin... Il l'a subie, comme tout le monde là-bas, il était tout petit à l'époque mais elle lui a fourni assez d'images pour alimenter ses nuits sans sommeil, ses cauchemars aussi. Une fois qu'elle a été terminée, il n'a pourtant plus jamais voulu s'y intéresser. Il a même tout fait pour l'oublier. Ça n'a pas suffi. Il a grandi dans un pays en reconstruction. Il a espéré le meilleur, pour sa nation et pour lui. Mais comme le meilleur n'est jamais venu, il a décidé de partir pour l'Angleterre, sans remords ni regret. On dit qu'il y a du travail là-bas et que si

Il ne se sentait plus de le faire. Il a décidé de changer de cachette. Il s'est plaqué sur le bitume, toujours caché sous le mastodonte. Il a regardé à droite. Il a regardé à gauche. Il a vu une fourgonnette blanche arriver doucement sur le parking. Flics ou Tchétchènes? Au choix, Viktor préférait les policiers, il savait qu'ils le traiteraient correctement. L'engin roulait au pas. Viktor s'est fait tout petit contre la roue d'un autre 38 tonnes. De la musique dance sortait en sourdine de l'autoradio. Sa peur est montée d'un cran. Il n'avait jamais entendu un véhicule de service de la police branché techno. Il n'avait plus jamais ressenti cela depuis... Depuis quand déjà? Depuis la guerre bien sûr. Il a laissé passer la camionnette. Il a repensé à ce jeune Afghan écrasé sous l'essieu, il a imaginé le sang qui coulait sur le goudron, il a vu la mort au tournant. Sans réfléchir, il a pris son sac dans ses bras et foncé vers le grillage découpé et le sous-bois.

Dépité, Viktor revient vers son port d'attache. Il a fait quelques kilomètres à vélo et puis, un pneu a crevé. Quand ça veut pas... Viktor a laissé la bicyclette sur le bas-côté. Il continue à pied vers sa cachette humide et boueuse au bord de nulle part, aux portes du port qui mène vers l'Angleterre promise.

Viktor sort de Colombelles. Quelques gouttes d'eau commencent à tomber et le bled est complètement désert. Mort de chez mort. Viktor n'est pas surpris. À l'aller, il n'y avait pas foule non plus. C'est de saison après tout, et ça ne le dérange pas, il est convaincu que la discrétion est l'une de ses meilleures alliées.

Il poursuit son chemin en marchant le long de la RD 402, c'est marqué sur les panneaux. Il s'arrête sous un réverbère qui diffuse une lumière crapoteuse. Un panneau indique qu'il est à douze kilomètres de Ouistreham et sur le mur voisin, une publicité 4 × 3 vante le confort d'une résidence de standing réservée aux retraités aisés de Beauville-en-Auge.

Viktor sourit. On est loin du confort spartiate de la planque des clandestins.

Viktor regarde la route à prendre. Une longue ligne droite qui se perd dans l'infinie noirceur de la nuit. Douze bornes, ce n'est pas la mer à boire. Mais après ce nouvel échec et avec cette pluie qui commence à pénétrer ses habits usés, ça fait beaucoup. Viktor n'avait pas besoin de ça pour sentir la lassitude l'envahir.

Il scrute l'horizon sombre à droite et à gauche, pas d'abri, et pas question de dormir dans un fossé. Viktor relève son col de veste et repart. Il en a pour deux bonnes heures de marche. Mais, entre son sac rempli de ses affaires et de son désarroi et ce fichu crachin, il trouve que ça fait beaucoup.

Après quelques hectomètres, il perçoit un bruit de moteur, loin derrière lui. Le bruit se rapproche tandis que l'eau de pluie s'infiltré sous ses vêtements et glisse sa froideur le long de sa colonne vertébrale. Des phares blancs. Une voiture. Viktor lève le pouce vers le ciel tourmenté et le baisse aussitôt. Un clandestin ne fait pas de stop. De l'autre main, il passe ses doigts dans ses cheveux, histoire de ne pas trop ressembler à un épouvantail à moineaux.

Mouillé comme il est, avec des chaussures percées et tellement imbibées d'eau qu'elles font un bruit de ventouse à chaque pas, il doute qu'on s'arrête mais, à sa grande surprise, la berline freine et stoppe quelques mètres avant d'arriver à son niveau. Viktor se retourne, il est aveuglé par les phares. Les feux s'allument et s'éteignent, comme un appel. Après un court moment où l'hésitation le dispute à l'incrédulité, Viktor court vers la voiture. Une Mercedes noire. Rien que ça. La vitre du passager se baisse automatiquement, laissant voir deux personnes à l'avant. Viktor sort le nez de son manteau et utilise les quelques mots de français qu'il maîtrise bien.

— Bonsoir messieurs, je vais à Ouistreham.

Tandis que le chauffeur garde les yeux rivés sur la route, le passager lui sourit, l'œil plissé. Il prend le temps d'avaler une bouffée de la cigarette qu'il tient entre ses doigts jaunis. Une marque française que Viktor connaît. Gitana ou un nom comme ça, il ne sait plus trop. Sur la boîte, une femme danse avec des castagnettes. Il a rêvé de cette créature envoûtante à la taille si fine, quand il a eu l'occasion de fumer ces clopes à la fois fortes et réconfortantes. Il en demanderait bien une mais il n'ose pas. Le passager rejette la fumée vers lui en soufflant bruyamment. Quelques secondes de silence. Le temps de le dévisager, des baskets usées jusqu'aux cheveux trempés qui collent à sa nuque. Un sourire qui ressemble à une grimace. Et puis :

— Vous en voulez une ?

Viktor est surpris et d'un geste prompt, se sert dans le paquet que lui tend l'inconnu.

— Ouistreham, ça tombe bien, dit le passager en allumant son briquet doré et en le dirigeant vers lui. C'est sur notre route. Montez.

III

Martin

De retour quai Crampon, Martin retrouve un village désert, une circulation sporadique, un silence quasi complet. Ambiance Simenon plutôt que Zola qui, jadis, aimait se promener à cet endroit. Côté météo, c'est une autre histoire. Les nuages s'amoncellent et on voit, au loin, un grain s'approcher. Il est temps de trouver un abri face à ce ciel menaçant. Martin préfère se rincer l'intérieur. Prudent, il pousse la porte du bistrot le plus proche, *À l'abri de la tempête*. Le Gros Richard, patron des lieux et accessoirement propriétaire du logement de Martin, est fidèle au poste, solidement amarré au comptoir.

Quelques années d'expérience derrière le bar ont fait du Gros Richard un observateur avisé de la nature humaine. En un coup d'œil, il sait si ça va ou pas. En voyant entrer Martin, il comprend qu'il ne faudra pas trop lui parler de philosophie orientale, de remaniement ministériel ou des hussards de la littérature, l'une de ses grandes passions. Il se contente de lui servir un café à sa table préférée, celle qui est nichée au fond de la salle, côté mer, avec vue sur les pêcheurs, le large, l'infini et au-delà.

Martin laisse passer le temps. Il attend avec impatience le coup de fil d'Anne-Cécile. Un œil sur le journal et un autre sur son téléphone portable. Comme toujours en pareil cas, il se demande s'il ne devra pas se résoudre, un jour, à demander une aide financière à ses parents ou à prendre un CDI. Mais il arrive toujours aux mêmes conclusions. Pour ses parents, c'est non. Question de principe. Il estime qu'il a passé l'âge, même s'il est convaincu qu'ils l'aideraient sans le juger.

l'initiale du prénom de M. Borovic, notre client et, accessoirement, votre futur employeur.

— Borovic ? Ce nom me dit vaguement quelque chose...

— C'est très probable si vous vous intéressez au football. Avant d'être chef d'entreprise, Novak Borovic était professionnel. Il a même joué au Havre.

Martin réfléchit. Il ne voit pas. Déjà qu'il a du mal à se souvenir des noms des joueurs du Stade Malherbe Caen quand il va les soutenir à d'Ornano. Alors, Le Havre...

Estelle reprend :

— Les élus de Caen la mer – c'est l'intercom – lui ont confié la gestion du trafic des quais depuis quelques mois. C'est la première fois qu'il fait appel à nous. Je vous avoue que nous ne le connaissons pas trop.

— Je demande juste qu'il me paie. Rien de plus.

— Pas de souci, Martin, c'est de la sous-traitance, c'est nous qui payons. Il n'y aura donc aucun problème, je m'en porte garante.

— Alors, vous pouvez compter sur moi. Je commence quand ?

— Lundi prochain. Vous avez un peu de temps devant vous mais je préférerais que vous passiez me voir à l'agence dès que possible. Je vous inscrirai dans notre fichier d'intérimaires...

— Mais Astuce intérim reste évidemment votre agence favorite, la coupe Anne-Cécile en riant.

— ... et nous réglerons les formalités administratives, poursuit Estelle, imperturbable.

— Pas de problème.

— Demain, vous avez le temps ?

— Du temps, je n'en manque pas, soupire Martin. Allons-y pour demain.

— Très bien. Passez quand vous voulez, je suis à l'accueil de l'agence toute la journée. Je vous dis à demain et vous repasse ma concurrente... et néanmoins amie.

Anne-Cécile est aux anges. Martin respire et la remercie vivement. Ce n'est pas encore cette fois qu'il fera fortune mais cette semaine de boulot va lui permettre de renflouer les caisses.

Martin raccroche et commande un petit blanc au Gros Richard. Le patron le regarde, goguenard, et lance, avec sa gouaille digne de Michel Audiard :

— Ben, Martin, tu as gagné au Loto ou tu es amoureux ? Parce que ça gazouillait sacrément dans ton bigophone.

— Non, j'ai juste décroché un contrat d'une semaine. Avec ça, je peux remettre mes finances à flot et, accessoirement, te payer le loyer.

— T'inquiète, Martin, le loyer peut attendre.

Martin sait. Il a toujours soupçonné le Gros Richard de voter Nicolas Dupont-Aignan, Monsieur Debout la République des 1 %, ou Frédéric Nihous, comme pas mal de ses amis en polaire kaki qui viennent au bistrot avec leurs camionnettes blanches diesel couvertes d'autocollants de chasse. Mais derrière ses discours d'ultra-libéral et ses provocations rigolardes souvent gratuites, Richard a le cœur sur la main et un très bon fond.

— Et c'est quoi, ton nouveau boulot ?

— Je ne sais pas précisément, répond évasivement Martin. Je vais travailler sur le quai de Ouistreham.

Richard s'esclaffe.

— Tu vas faire des ménages ? Tu veux que je te prête une mob et une blouse pour que tu puisses jouer un remake des aventures de Florence Aubenas au pays du lumpenprolétariat ?

— Mais non, Richard, tu n'y es pas du tout. Je vais aider à faire monter et descendre les camions des ferries.

— Petit veinard, une semaine au milieu des gros culs, mon rêve, répond Richard en dessinant deux globes avec ses grosses paluches.

— Des gros quoi ?

— Des gros culs ! Ben ouais, glapit Richard, des camions quoi, des poids lourds, tu manques désespérément de vocabulaire, mon pauvre Martin... Je ne parlais pas du postérieur des petites Anglaises qui vont te passer sous le nez. Quoique, à cette saison, ce n'est pas gagné... Celles-là méritent parfois qu'on y jette un œil avisé...

— Pas sûr que j'en voie des masses, tu sais. On est en octobre et la fille de l'agence d'intérim n'a parlé que de camions.

Le Gros Richard essuie un verre, l'air pensif, et poursuit :

— C'est bien joli tout ça mais à défaut de petites Anglaises, tu vas voir une flopée de gros camions avec des clandestins sales et nauséabonds cachés dessous ! C'est ça que tu vas côtoyer tous les jours, mon pauvre Martin...

— Je ne crois pas non plus...

— Oh, papa poule, informe-toi un peu ! Ouistreham, c'est pas juste la plage et le casino ! Attends une minute, je vais te montrer un truc...

Le Gros Richard essuie ses mains humides sur son tablier et plonge dans une pile de journaux entassés au coin de son bar. Après en avoir fait voler une demi-douzaine dans la pièce, il sort un exemplaire de *La Renaissance Le Bessin*. Le « premier journal de la France libérée » a été jauni par le soleil mais il donne encore des infos.

— Il date un peu, mais tout y est.

Martin regarde le gros titre. Il n'en croit pas ses yeux.

— Tu vois, jubile le Gros Richard, tu devrais écouter les infos plutôt que tes cassettes du xx^e siècle. Moi, je te le dis, le quai de Ouistreham, ce n'est pas le paradis.

IV

Viktor

Le cuir, c'est quand même confortable, apprécie Viktor. Il a pris place à l'arrière de la Mercedes. Le conducteur lui en a ouvert le coffre sans avoir à sortir, en actionnant un bouton sans doute situé sur son tableau de bord. Viktor n'en est pas revenu. Sa vieille Lada construite avant la chute du Mur n'avait pas d'options de ce genre. Pour ouvrir le coffre, il fallait même parfois frapper un grand coup à gauche du verrou! Mais ça, c'est le passé. Viktor n'a plus sa Lada et aspire à une nouvelle vie, où l'on roule à gauche et où l'on mange des toasts, des saucisses et du bacon au breakfast. Il ne veut pas déranger et, surtout, pas prendre la place de quelqu'un. Il rêve juste de se faire une petite place dans un pays sans guerre, dans un endroit où les démons du passé ne le prendront pas à la gorge à chaque instant. Il estime qu'il a assez payé. Il a le droit à la paix. Ce soir, il a de nouveau échoué dans sa tentative de passer en Angleterre ? Ce n'est pas grave, il recommencera. Encore et encore. Un jour, forcément, il réussira. Viktor y croit dur comme fer. S'il est venu en France, c'est parce que des cousins et des amis de son village ont réussi de l'autre côté de la Manche. Quand ils écrivent ou téléphonent, ils disent qu'ils ont une bonne situation, qu'ils ont des livres sterling plein les poches et Viktor les croit. Il a même vu des photos de Yocek, un camarade d'école, posant fièrement devant sa Bentley! Bien sûr, Viktor s'est demandé si c'était bien la sienne mais on ne ment pas à un cousin ou à un ami, pas vrai? Viktor espère qu'un jour, lui aussi aura une belle femme, un bon job et une voiture, comme cette

Il attend quelques secondes et entend le moteur ronfler très légèrement. Viktor tapote sur le capot. Aucune réponse. Il recommence. La voiture recule de quelques centimètres jusqu'à effleurer son tibia. Il donne une frappe un peu plus franche sur la tôle. Préférant en sourire, il dit, dans sa langue :

— Hey, je suis encore là, ne reculez pas !

Puis, il crie « Stop ». C'est un mot que tout le monde utilise, non ? Il ignore si on l'entend dans l'habitacle mais la Mercedes recule encore, un peu plus brusquement cette fois.

— Attention, crie Viktor, attention !

Il se penche pour regarder à travers la vitre arrière. Il voit le passager lui adresser un signe, une main levée, en guise d'excuse probablement. Viktor répond par le même geste.

— Mon sac, s'il vous plaît, demande-t-il, en forçant sa voix pour couvrir le bruit du moteur.

En guise de réponse, il entend le volume de la musique monter d'un cran. Il toque à la vitre arrière. La voiture démarre brusquement et s'éloigne de lui. Viktor reste bouche bée. À peine a-t-elle couvert une dizaine de mètres qu'elle s'arrête brutalement. Viktor ne comprend rien. Si c'est une plaisanterie, il la trouve particulièrement nulle, surtout sous la pluie. La portière de droite s'ouvre, le coffre aussi. Enfin ! Viktor trotte vers la Mercedes et, un petit sourire de soulagement au coin des lèvres, reprend son sac.

À peine l'a-t-il posé sur le bitume que le conducteur sort à son tour. Viktor lève les yeux vers lui, pour dire au revoir et merci. Il inspire l'air chargé d'humidité comme le ferait un animal.

Quand son regard se porte sur le passager, c'est pour distinguer une arme de poing au bout de son bras. Viktor se raidit, jette un regard éperdu aux alentours. La lumière entrevue quelques instants plus tôt semble tellement loin... Le sourire aux lèvres, le type place son bras à l'horizontale. Il a un silencieux au bout du canon.

VII

Viktor

Viktor n'a rien compris. Il a cru sa dernière heure arrivée. Un flingue braqué sur lui, il pensait que ça n'arriverait jamais plus, depuis que la guerre s'est achevée, en Salvénie.

Il a senti ses jambes flageoler devant le regard menaçant du passager. Et alors qu'il croyait que son compte était bon, l'homme armé lui a dit, en français, accompagné par des signes explicites, de retirer son manteau et de monter dans le coffre.

La peur au ventre, Viktor a obéi. Il a posé son vêtement sur son sac et il a obéi. Il s'est couché en chien de fusil, tremblant. Les deux ravisseurs se sont approchés, chacun de leur côté de la Mercedes, lui ont jeté un regard presque bienveillant et ont refermé le coffre, le plongeant dans une noirceur plus angoissante que celle de la nuit.

La voiture roule depuis quelques minutes maintenant, et dans la tête de Viktor, c'est la tempête. Il essaie autant de comprendre ce qu'il fait là que de savoir comment s'extraire de ce piège en tôle. Il a d'abord pensé que ces deux gars pouvaient être des Tchétchènes qui contrôlent l'aire d'autoroute mais non, ils n'ont pas l'accent. Pourrait-on lui reprocher quelque chose ? Non, il n'a jamais commis le moindre méfait depuis son arrivée dans l'espace Schengen, pas même volé des conserves ou des lames de rasoir au supermarché. Comme beaucoup de migrants, il a brûlé ses empreintes digitales sur des clous chauffés à blanc pour se rendre invisible aux yeux des autorités. Il pense n'être fiché nulle part. Pourquoi lui en voudrait-on ?

à plein nez cette histoire. Un truc entre clandestins. Tu peux bosser tranquille. Ouistreham, c'est pas Sangatte.

Martin se rend à la maison de la presse et jette un œil à *Ouest-France* pendant que le libraire-buraliste lui fait ses photocopies. Richard a fait un bon résumé du drame du jour. L'image du malheureux crucifié accompagnera Martin sur le trajet.

La vieille Saab de Martin taille tranquillement la route, jusqu'au quartier de la gare de Caen. C'est là que sont concentrées la plupart des agences d'intérim de la ville. Martin trouve facilement Synergy 21, la façade est clinquante, avec un lettrage jaune vif et deux Y en grosses lettres. Martin s'amuse en pensant que son père serait révolté s'il voyait pareille enseigne. « Ils ne pouvaient pas écrire *Synergie* à la française, non ? » En fervent défenseur de la langue de Molière, il s'insurge contre toute anglicisation « qui contribue à dévaster notre héritage linguistique ». Cela lui a même inspiré un essai qui, comme toutes ses autres incursions en littérature, s'est soldé par un échec auprès des maisons d'édition parisiennes. Martin se promet de rendre visite à ses parents si son rendez-vous ne dure pas trop longtemps.

C'est le cas. Il rencontre Estelle, une petite blonde boulotte sympathique, qui confirme ses propos téléphoniques de la veille. En quelques minutes, le contrat est signé. Une semaine de travail de nuit, Martin est ravi. Il ne s'éternise pas, Estelle est déjà attendue par un autre intérimaire. En sortant, Martin s'étonne qu'elle ne lui ait pas parlé du meurtre de Ouistreham. Après tout, elle n'a peut-être pas écouté les infos ni lu le journal. À moins qu'elle n'ait pas voulu l'effrayer...

L'inscription à Synergy 21 ayant été rondement menée, Martin prend le temps d'aller remercier Anne-Cécile. Son bureau est sur le trottoir d'en face. Il n'oublie pas que, sans elle, il pleurerait encore sur son sort à Grandcamp. Il fait un crochet par le fleuriste de la rue voisine et se présente à Astuce Intérim avec un bouquet. En entrant, Martin note que malgré

le maquillage, le visage d'Anne-Cécile est blême et bien peu guilleret, ce qui n'est vraiment pas son genre.

— Bonjour Anne-Cécile, je vous ai apporté quelques fleurs parce que les bonbons, c'est...

— Merci, Martin, c'est vraiment gentil. Si tous les intérimaires étaient comme vous... soupire-t-elle, l'air un peu triste.

— Ça n'a pas l'air d'aller, vous, ose-t-il.

— Comme vous dites, ça ne va pas du tout. Et c'est un peu à cause de vous, sourit-elle, timidement.

Martin trouve qu'elle en fait parfois des tonnes, mais il s'abstient. Il demande :

— Vous m'en voulez parce que je suis passé à la concurrence? Rassurez-vous, dès que ce contrat se termine, je rapplique chez Astuce Intérim. Et puis, je croyais qu'Estelle était votre amie.

— Non, ce n'est pas ça. C'est... (Elle fronce les sourcils, sa lèvre inférieure tremble un peu.) Vous avez vu les infos?

Martin hésite à répondre qu'il les a lues. Mais la génération d'Anne-Cécile voit plus qu'elle ne lit, c'est ainsi.

— Oui, j'ai vu. Vous pensez au mort de Ouistreham ?

— C'est ça, Martin, c'est ça.

Elle se lève, contourne son bureau et lui prend les mains avec force. Ses grands yeux clairs ne masquent pas son inquiétude. Martin est un peu surpris mais il se retient de sourire. Il a l'impression de jouer dans une sitcom.

— Des nouvelles comme ça, ça fait peur... Si vous saviez comme je m'en veux de vous envoyer là-bas...

— Oh, ne vous faites pas de souci pour moi, fanfaronne Martin, avec des airs de Gros Richard. Ça sent le règlement de comptes à plein nez, cette sombre histoire. Un truc de clandestins, sans aucun doute.

— J'espère, Martin, j'espère. Mais surtout, promettez-moi que vous ferez bien attention à vous.

— Une guerre, surtout quand elle est civile et donc fratricide, ça laisse des traces. Il s'agit sans doute d'une vengeance ou de quelque chose comme ça. Mais, cette affreuse mise en scène, ça ressemble à des pratiques guerrières qu'on croyait oubliées en Europe depuis ce conflit sanguinaire.

Martin siffle d'admiration :

— Ma parole, maman, tu es mieux renseignée que les journalistes...

Liliane sourit, montrant un *Monde diplo* plié sur le buffet de la cuisine :

— Je les écoute et je les lis. Ils ne disent pas que des bêtises, tu sais... Et puis, entre bénévoles, on se connaît et on se soutient. Quand j'ai entendu la nouvelle à la radio, j'ai tout de suite appelé Gisèle.

— Qui est Gisèle ?

— La responsable d'un collectif de Ouistreham qui aide les sans-abri, comme nous à Caen. Elle n'en revient pas. Il y a déjà eu des heurts entre réfugiés, ça, elle en a l'habitude, mais des morts jamais. C'est horrible. Elle s'est d'ailleurs présentée au commissariat de police pour proposer son aide. Un meurtre à Ouistreham, tu te rends compte ?

Liliane ne laisse pas à Martin le temps de répondre. Elle regarde l'horloge. Il est presque temps pour elle de partir. Martin lui propose de la déposer au siège de l'association. Elle ne se fait pas prier. Elle file se préparer pendant que Martin écoute son père vociférer contre la faillite de la littérature contemporaine. Heureusement, sa mère revient sans tarder. Sur sa tête, un bonnet péruvien sans doute acheté chez Peuples solidaires, histoire de faire plaisir à une de ses nombreuses copines bénévoles, et dans sa main, un sac de grande surface au contenu bien rempli, Martin imagine que c'est de la nourriture pour les gens dont s'occupent Liliane et ses amis. Martin dit au revoir à Gilbert et accompagne Liliane à la voiture.

Le trafic est assez fluide sur les quais et il ne faut pas plus d'une dizaine de minutes pour rejoindre le siège de l'association de Liliane. Elle propose à Martin d'y faire une pause mais il refuse. Il y passe avec plaisir quand son ami Pascal, bénévole engagé lui aussi, est là, mais le reste du temps, il préfère passer son chemin. Au moment de descendre de la vieille Saab, Liliane, en mère attentive, demande à Martin où il compte habiter durant son séjour à Ouistreham.

— Je ne sais pas encore mais j'ai regardé sur internet, la ville regorge d'hôtels, ment Martin, en sachant très bien qu'il va dormir dans sa voiture. Certains seront encore ouverts en octobre. Je ne devrais pas avoir de mal à trouver une chambre...

— ... Qui va te coûter tout ton salaire, coupe sa mère, péremptoire. Non, j'ai mieux pour toi.

— Maman, ça va, je suis grand...

— Et moi, je suis ta mère, coupe-t-elle. Je suis sûre d'avoir déniché ce qu'il te faut.

Martin préfère en sourire. Liliane est décidément toujours au service des autres. On ne la refera pas.

— Et qu'as-tu trouvé? Une suite dans un palace, j'espère...

— Ne te moque pas. Non, juste un petit bungalow. Mais il est à deux pas de ton travail. Tu pourras même y aller à pied!

— Depuis quand as-tu un bungalow à Ouistreham?

— Je n'en ai pas, sourit sa mère. Mais j'ai appelé Gisèle pendant que tu étais avec ton père et je lui ai parlé de toi.

— Gisèle, encore... Et pourquoi pas Raymonde? se moque Martin, en imaginant une septuagénaire rompue aux ateliers patchwork et aux soirées loto.

— Ne ris pas, Martin. Gisèle est charmante.

— J'imagine, j'imagine...

— De l'hiver au printemps, elle entretient le jardin du bungalow d'une de ses amies parisiennes. Elle a la clé et elle est d'accord pour que tu y dormes toute la semaine.

— Bonne nouvelle. Et comment je récupère cette clé?

tout prix, ça n'a jamais été trop son truc. Il va pourtant falloir qu'il fasse avec. Mais une semaine, c'est vite passé, se dit-il, pour se rassurer.

Après avoir marché jusqu'à la mer, il revient vers la gare maritime et trouve facilement les bureaux de la SPB. Ils sont situés à l'arrière du bâtiment principal.

En approchant d'un double préfabriqué, Martin distingue une plaque cuivrée dont le clinquant contraste avec la modestie des locaux. Dessus, gravées en grosses lettres voyantes, les initiales de la SPB. S pour Société, P pour Protection et B pour Borovic, le nom du patron, comme l'avait expliqué Estelle.

Martin frappe et entre, comme indiqué sur la porte. Il pénètre dans un bureau d'accueil-secrétariat aussi dépouillé qu'anonyme. Au fond, un poster vantant les avantages du trafic maritime a été punaisé juste à côté d'une porte qui ouvre sans doute sur l'espace réservé à la direction. Personne dans la première pièce. En revanche, on entend une voix derrière la cloison et la conversation semble assez animée. Martin n'y comprend rien. Aux intonations perçues, il suppose qu'on parle dans une langue d'Europe de l'Est. Du salvène probablement.

On raccroche. Très vite, la porte du bureau du fond s'ouvre sur une silhouette élancée. Un trentenaire, le visage bronzé, yeux clairs et look sportswear, avance à pas décidé vers Martin. Il contourne le petit bureau de l'accueil et lui tend la main :

— Novak Borovic, enchanté.

Pogne vigoureuse, regard pénétrant, sourire de circonstance, le boss s'impose. Il invite Martin à le suivre dans son bureau.

— Martin Mesnil, je suppose.

L'intérimaire de la SPB n'a pas le temps de répondre. Novak Borovic enchaîne, avec un petit air embarrassé :

— Désolé de vous recevoir comme ça, mais notre secrétaire est absente.

Martin note que son accent est à peine perceptible.

— Ce n'est pas grave. Je la verrai demain.

— Non, je pense que vous ne la verrez pas durant votre séjour chez nous. Elle est arrêtée pour quelques jours. Elle a du mal à se remettre de ce qui s'est passé il y a quelques jours. Et pour l'instant, l'agence d'intérim avec laquelle je travaille ne m'a pas encore trouvé de remplaçante...

Martin se mord les doigts de ne pas avoir assez bien lu les journaux. Il en est resté aux clandestins retrouvés dans le camion frigo et au mort découvert sur une barrière, certes, ça fait déjà beaucoup mais à part la zone géographique, quel rapport avec la SPB ? s'interroge-t-il alors que son regard est happé par la luxueuse décoration du bureau de Novak Borovic.

De l'extérieur, les locaux de la SPB ressemblent à un préfabriqué ordinaire. Mais, à l'intérieur, c'est tapis d'Orient, fauteuils en cuir et trophées rutilants disposés sur une armoire. Un cadre protège un maillot du FC Barcelone recouvert d'autographes illisibles et juste à côté, une photo géante montre un footballeur en pleine reprise de volée. Impossible de ne pas reconnaître Novak, du temps de sa jeunesse. Avis à ceux qui n'auraient pas compris que Novak Borovic a un riche passé footballistique : passez votre chemin ou changez de lunettes.

Novak laisse Martin apprécier le décor fastueux pendant quelques secondes puis, l'air satisfait, l'invite à s'asseoir face à une table marquetée en chêne, qui fait office de bureau.

En quelques mots, il lui présente l'entreprise et sa mission. C'est finalement très simple, assure-t-il. Il faut superviser le trafic des camions qui passent sur la grande plateforme menant au quai.

— L'anglais, je vois que vous maîtrisez, avance Novak en survolant le CV de Martin, qu'il a sorti d'un dossier posé sur

— Un café en quatre lettres, elle est bonne celle-là ! Vous écrivez pour qui ? La revue des amateurs de Scrabble ?

— Pardon ?

— Vous êtes journaliste, c'est ça ?

— Pas du tout. J'ai une tête à écrire dans un journal ?

— Oh, je n'en sais rien. J'en ai tellement vu ces jours derniers que je ne sais plus trop à quoi ça ressemble, un journaliste. J'en ai servi de tous les âges, de toutes les tailles et de toutes les couleurs.

— Ils étaient là pour quoi ? Pour les Albanais retrouvés dans le camion frigorifique ?

— Ouh là, vous n'y êtes pas du tout, répond l'homme en passant une main dans ses cheveux poivre et sel coiffés en arrière. Jadis autrefois, j'étais hôtelier dans la Somme et je peux vous le dire, j'ai vécu de près quelques faits divers et c'était pas joli joli. Eh bien, croyez en mon expérience, on n'envoie pas un journaliste de Paris pour des gens qui ont risqué d'attraper un rhume au fond d'un camion. Non (il baisse d'un ton en regardant à droite et à gauche), ils étaient là pour le crucifié.

— Le crucifié ?

— Oui, ce pauvre gars qu'on a retrouvé mort, les bras en croix, accroché aux fils barbelés dans un champ, à l'extérieur de la ville. Ne me dites pas que vous n'en avez pas entendu parler. Ou alors, c'est que vous arrivez de la planète Mars !

— Non, non, excusez-moi, j'ai lu ça, effectivement. Mais, quel est le rapport avec vous ?

— Avec moi, aucun, heureusement. Avec la gare maritime, un peu plus si l'on en croit les pisse-copie.

— Je ne vois pas...

L'œil rivé sur son percolateur, le grand gaillard se lance dans une explication que Martin écoute, tout ouïe.

— C'est pourtant simple, selon eux. La gare maritime était, jadis autrefois, gérée par Caen-la-Mer, l'intercommunalité

dont Ouistreham fait partie. Jusque-là, tout allait bien. Depuis quelques années, tout est passé en sous-traitance et il faut avouer que ce n'est plus ce que c'était. L'embarquement et le débarquement ont notamment été confiés à la SPB (Martin ne bronche pas), une société présidée par Novak Borovic.

— Le footballeur ?

— Ah, je vois que Monsieur aurait pu faire carrière à *L'Équipe* ou *France football*. Oui, c'est bien lui, mais là, il s'agit surtout du fils de son père.

— Qui est ?

— Dragan Borovic.

Martin le regarde, interrogatif. L'homme profite de lui tendre sa tasse pour glisser, en chuchotant :

— Le Dragan Borovic de sinistre mémoire. Ne me dites pas que...

— Désolé. Ça ne me dit pas grand-chose.

— Remarquez, je ne suis pas surpris. Ce n'était pas le plus célèbre des bourreaux de Salvénie mais croyez-moi, il a laissé un drôle de souvenir à quelques-uns de ses concitoyens durant la guerre civile. Enfin, ceux qui sont encore là pour s'en rappeler...

Martin fouille dans les souvenirs de guerre qu'ont pu lui forger la télévision et les journaux à l'époque. Il ressent une vague tristesse en voyant défiler d'affreuses images sorties des tréfonds de sa mémoire. Guerres civiles, massacres ethniques, exécutions sommaires, tortures sadiques... L'Europe a souffert dans sa chair pour accoucher de micro-États où la démocratie peine encore parfois à exister. Martin se souvient de tout ça, la télévision s'en était donné à cœur joie mais de tous ces souvenirs d'horreur, le nom de Dragan Borovic n'émerge pas. Non, ça ne lui dit rien. C'est loin, tout ça, très loin.

— Quel rapport avec le fils ? s'étonne Martin.

— Novak, je l'ai vu à l'œuvre, c'est un bon. Mais les deux autres, là, Dupond et Dupont, je vous assure qu'ils ne sont pas comme nous.

— C'est-à-dire ?

Le cafetier désigne du doigt la tasse de Martin.

— Ils n'aiment pas les petits noirs, eux. Seul le blanc trouve grâce à leurs yeux et je ne parle pas de pinard. Si Novak a brillé sur les pelouses des stades, eux, c'est sûrement dans les tribunes et autour qu'ils ont fait des ravages. Du genre hooligans, vous voyez le genre ?

— J'imagine assez bien, répond Martin en entendant un bruit derrière lui.

Il voit les yeux de Maurice s'écarquiller très brièvement. Martin se retourne. Deux types, crâne rasé et mâchoire carrée, viennent d'entrer dans la gare maritime.

— Je vous parlais des loups des steppes, les voilà dans ma tanière...

XI

Martin

Martin les regarde. Il n'a jamais trop supporté les *bone heads* et ces deux-là lui font l'impression d'être de vrais furieux. Crâne brillant, front bas, mine patibulaire, regard balayant la grande salle de la gare maritime, les épaules qui roulent à chaque pas. Pas le style de types avec qui Martin a envie de sympathiser. Il se décide à partir. Il n'a pas envie d'en savoir plus sur ses deux futurs collègues et il souhaite passer voir son logement avant de prendre son service. Alors qu'il s'approche de la caisse pour régler son café, Maurice lui souffle :

— Excusez-moi, je vais servir Heckle et Jeckle.

— C'est la loi du commerce, répond Martin pendant qu'à la télé, Bertrand Renard prouve que 2 et 2 font 4.

— Repassez quand vous voulez, je ne bouge pas.

En marchant vers la sortie, Martin les regarde discrètement. L'un est grand et costaud, le cou massif, le visage osseux barré d'une bouche aux lèvres si serrées qu'on croirait qu'il n'en a pas. L'autre est plus petit, il semble plus nerveux, un tatouage sort de son cou pour mourir derrière son oreille. On dirait une queue de serpent.

Martin retourne à sa voiture. La température est douce. Il prend son sac et décide de se rendre à pied jusqu'au bungalow qu'on lui prête pour la semaine. D'après le GPS de son téléphone, il y sera en moins d'un quart d'heure. Il franchit l'étroite écluse qui coupe la ville en deux. Étrange passage en coude, avec des vélos peints au sol mais des voitures qui roulent dessus.

XII

David

Quand Martin refait surface, la nuit s'est emparée de la zone portuaire de Ouistreham et il est temps de retourner sur la rive ouest. Sous les effets orangés de l'éclairage urbain, des hommes vêtus d'un vieux gilet fluo estampillé Caen-la-Mer vaquent à leurs occupations. La carte que lui a donnée Novak lui permet de franchir tranquillement la barrière de sécurité. Martin retourne au bureau de la SPB. Un type se tient debout contre un mur latéral du bâtiment. La quarantaine trapue, le cheveu blond-gris, les yeux bleus, quelques bagues aux doigts des deux mains, la clope au bec. Il attend que Martin soit tout proche pour l'interpeller :

— Martin ?

— Oui.

— Je m'en doutais. Je suis David.

Regard chaleureux et malin.

— Ah, David, bonsoir. Novak m'a annoncé qu'on faisait équipe.

— Oui, je dois te faire découvrir le boulot qui t'attend. Ça tombe bien, la soirée s'annonce tranquille.

— C'est ce que Novak m'a dit.

— Viens, on va d'abord passer par le vestiaire.

— Euh, désolé de vous faire faux bond, mais M. Borovic m'a demandé de repasser le voir.

— Pas de problème, j'attendrai. Mais à une condition : ici, c'est peut-être tenue correcte exigée mais c'est aussi tutoiement de rigueur. En tout cas, en ce qui me concerne. Alors, tu me dis « tu », Martin, sinon, on ne va pas être copains.

— Excusez-moi, répond Martin. On m'a demandé de venir travailler ici comme agent de port, pas comme policier.

— Comme vous y allez, rectifie Novak, avec une froideur très perceptible dans le regard. Je ne vous demande pas de faire la police. Je vous demande simplement d'être très vigilant. La réputation de la SPB est à ce prix. Les gendarmes patrouillent tous les jours autour du site pour prévenir les tentatives d'intrusion. Et s'il devait y avoir un travail de « police » – comme vous dites – à effectuer, il le serait par mes deux adjoints qui sont présents ici, toutes les nuits, quand il y a du trafic. Ils ont toute ma confiance.

Martin n'a pas de mal à deviner de qui il parle. Il évite de dire qu'il les a aperçus, un peu plus tôt, à la cafétéria. Et, surtout, qu'il ne raffole pas de leur style pitbull. À l'invitation de son patron, il prend congé et va retrouver David, toujours installé contre les bureaux de la SPB et toujours la cigarette au bec.

David lui montre une porte, celle du vestiaire des employés de la SPB. Il lui confie le code secret et lui demande de tester le système d'ouverture. Il précise que le code est modifié chaque semaine. Le local s'ouvre sur un clic discret. L'espace est réduit mais tout neuf.

— Quand la Brittany Ferries a décidé de prendre un sous-traitant pour le parking, la SPB a réclamé un vestiaire, explique David en claquant des doigts. Aussitôt dit, aussitôt fait ! Comme tu le vois, ce n'est pas une salle de bal mais c'est propre. Avant, on n'avait rien pour se changer, t'imagines...

Des petits placards couvrent le mur du fond. Des bancs longent les murs latéraux. Pointant du doigt celui situé le plus à droite, David précise :

— C'est celui des visiteurs de passage et des intérimaires.

Il y trouve une tenue de nuit qu'il donne à Martin. Chaussures de sécurité, pantalon de treillis, veste de quart.

À l'exception des bandes fluo cousues sur les vêtements, tout est noir.

— L'uniforme de la SPB, il ne fait pas un peu... essaie Martin, un peu circonspect.

— Un peu quoi ?

— Un peu... sombre, tempore Martin, en prenant le temps de regarder sa veste qu'il tient à bout de bras. Sombre, c'est ça.

— Oui, ou milicien, ou Waffen SS, sourit David. C'est vrai que c'est un peu sombre, comme tu dis, mais persuade-toi que notre côté forces spéciales s'arrête là et tout ira bien. Tiens, prends ce talkie-walkie et garde-le branché, tu ne devrais guère en avoir besoin mais il nous permet d'être en liaison directe avec les bureaux et ça peut être utile.

Martin regarde l'appareil. Il semble avoir été fabriqué au siècle dernier. Un vieux rossignol estampillé *made in Salvenia*. Martin relève la tête. David l'observe en souriant.

— Tu vois que derrière l'uniforme qui fait peur, la qualité du matériel laisse à désirer.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Quel est l'intérêt de ce truc à l'heure d'internet et du téléphone sans fil ?

— C'est simple : tes communications échappent à tous les réseaux et à tout enregistrement possible.

— Dans le même genre, il y a les deux pots à yaourt et le fil, plaisante Martin.

— On va en parler à Novak !

Les deux hommes se marrent. Ils s'habillent en faisant plus ample connaissance. Puis, David guide Martin vers la zone d'accès restreint qui abrite les passagers et les véhicules en partance. L'endroit est puissamment éclairé, pour faciliter le trafic mais sans doute aussi pour faciliter la surveillance. Martin recueille le plus d'informations possible. David répond sans détour.

Alors, parfois, ils ferment les yeux, rien que pour donner un peu de boulot à leurs collègues de la Perfide Albion.

— Tu penses qu'ils touchent des pots-de-vin ?

— Tout est possible, il y a des ripoux partout. Mais, chez les gendarmes, je n'y crois pas trop... Et puis, tu verras que bonne volonté ou pas, les plans des clandestins ne sont pas toujours faciles à déjouer. On en a vu jeter des échelles ou des matelas sur les barbelés pour passer au-dessus, se couvrir de vêtements pour que les capteurs ne les repèrent pas, ou – grand classique – se cacher dans des camions. De plus en plus souvent, ils se glissent incognito dans les coffres des voitures aussi. C'est pourquoi il faut être très attentif.

— Et si j'en vois ? Je fais quoi ? J'appelle la gendarmerie ?

— Surtout pas, malheureux, rigole David. Tu préviens Novak ou ses sbires à l'aide de ton nouveau meilleur ami : le talkie-walkie. Tu ne les as peut-être pas encore vus mais nous avons toujours deux vigiles sur place, des copains de Novak, ils sont responsables de la sécurité du site, durant la nuit. Ils arriveront dès que tu auras donné l'alerte et je peux t'assurer qu'ils feront le ménage.

— C'est-à-dire ?

— Ils attraperont ton clandestin, le conduiront à la gendarmerie et on n'en parlera plus. La société SPB travaille en étroite collaboration avec les forces de l'ordre. Mais (David baisse d'un ton) pour tout t'avouer, moins on les voit sur le quai, mieux Novak se porte. C'est d'ailleurs mieux pour toi aussi.

— Pourquoi ?

— Novak te l'a sûrement dit. Tout faux pas est interdit avec les clandestins, sinon, c'est le renvoi immédiat. Pas sous ce prétexte-là bien sûr, mais on trouvera toujours une faute à te mettre sur le dos. Le patron tient trop à la réputation de sa boîte. Il ne supporte pas qu'on puisse supposer que son personnel touche un bakchich.

Martin enregistre, même s'il ne s'est jamais senti trop proche de l'autorité. Tout ce qui porte un uniforme aurait plutôt tendance à lui donner de l'urticaire, sauf William, son ami d'enfance, dont il est resté très proche même s'il est devenu gardien de la paix.

La première nuit se passe sans souci. Les voyageurs n'étaient pas très nombreux, les camions et les camping-cars non plus, et les deux crânes rasés de Novak sont restés discrets.

Avant de rentrer dormir dans sa datcha du bord de mer, Martin propose à David de boire un verre à la cafétéria de la gare maritime. David accepte mais préfère aller dans un bar tout proche. Le Sporting, un bistrot sans prétention avec toilettes au fond à droite, cacahuètes et *Ouest-France* sur le comptoir. Rapidement, les verres défilent, les tournées se succèdent et il vaudra mieux rentrer à pied pour finir une nuit qui, de toute façon, sera courte.

Remerciements

Thomas Belhom, Servane Biguais, Dany Branchereau,
Marion Chemin, Hervé Chirault, Laurent Fernagut, David Fiant,
Meriem Gabou, Marcel Guillerot, Antoine de Kerverseau,
Agathe et Suzanne Levavasseur, Jean-Luc Manet,
Gilles Perrault et son épouse Thérèse, Jean-Bernard Pouy,
Frédéric Prilleux, Haydée Sabéran (pour *Ceux qui passent*,
éditions Carnets Nord/ Montparnasse), Viva Yazon.

Image de couverture : © Adobe Stock / Paul Bradbury/KOTO

Éditions **OUEST-FRANCE**
Rennes

Éditeur Hervé Chirault
Coordination éditoriale Isabelle Rousseau
Conception graphique et mise en page
Studio graphique des Éditions Ouest-France
Mise en page Cécile Gibbes
Impression Sepec, Péronnas (01)

© 2021, Éditions Ouest-France
Édilarge SA, Rennes
ISBN : 978-2-7373-8530-8
Dépôt légal : juin 2021
N° d'éditeur : 10625.01.2,3.06.21

Imprimé en France
editions.ouest-france.fr